

Chronique  
de la Biennale

## LA SCULPTURE :

prépondérance de l'expressionnisme  
vitalité des formes construites  
préoccupation technologique

Par Michel CONIL LACOSTE

« Ce sont encore les choses de mauvais goût que je préfère dans cette Biennale ; au moins, ça vit », nous disait un ami en conclusion d'un jugement sévère sur la manifestation qui se poursuit avenue Wilson. Il faisait surtout allusion à la salle de « pop-art » de la section anglaise, et à la peinture en général, dont nous avons dit comment, pour échapper au cercle vicieux de l'abstraction subjective de ces dernières années, elle tendait actuellement à se réfugier dans des expressions outrées où l'humour et le sarcasme ont une large place (1).

La sculpture n'a pas besoin aujourd'hui de ces échappatoires. La troisième dimension entraîne avec elle une irréfutabilité qui donne au caillou le plus sommaire une sorte de présence visuelle immédiate sur la peinture la plus élaborée. Cette évidence tangible de la sculpture paraît depuis quelques années opérer sur la jeune génération une nouvelle fascination, que ne pouvaient qu'intensifier les libertés excessives et surtout les redites que s'est accordées depuis une quinzaine d'années la peinture « informelle » et « gestuelle », si bien que la sculpture, en 1963, tend beaucoup moins à « sortir d'elle-même » que la peinture, même si elle sort plus que jamais des sentiers battus en renouvelant très vite ses formes et ses procédés. La démonstration scandaleuse du Japonais Tetsumi Kudo, qui, sous le titre *Votre portrait en 1963*, nous présente une étagère pleine d'objets monstrueux à faire rougir les plus de seize ans, demeure isolée. L'Anglais Francis Morland cherche lui aussi l'insolite dans son *Petit déjeuner de Brancusi*, polychrome en forme de diabolos, mais la provocation, ici, n'exclut pas le souci plastique.

Les autres sculpteurs jouent le jeu de la sculpture : inscrire ou installer dans l'espace une forme ou un volume susceptibles de renouveler la vision. Tous ces moins de trente-cinq ans n'y parviennent pas, tant s'en faut, et d'ailleurs l'an dernier, constatant que l'invention et la maîtrise paraissent venir plus tard aux sculpteurs qu'aux peintres, les organisateurs avaient envisagé de reporter de quelques années la limite d'âge pour cette discipline.

Les Etats-Unis présentent une salle cohérente uniquement consacrée aux réalisations de jeunes sculpteurs formés par une université particulièrement attentive aux beaux-arts et à la technologie : celle de Berkeley (Californie). On pourrait distinguer les menuisiers (Gronborg, avec ses formes en charrie plaquées au mur, et Acton), les soudeurs et ferrailleurs (Sauls, Reyer, Ross, Staebler avec une sorte de pot d'échappement convulsé ; Johnson, qui fait penser

aux Espagnols Ferran et Chillida), les mouleurs, particulièrement intéressants (Staebler et Melchert). L'ensemble est baroque à souhait, et illustre la tendance générale de la sculpture à varier et à simplifier ses matériaux.

L'ensemble des Pays-Bas est un régal à voix unique : Arthur Spronken, assez inégal, aime installer une amazone sans tête, bras ni jambes, sur un cheval réduit à une croupe et une encolure : son grand nu couché sur le flanc a plus de force que ses figurines sous vitrine. On retrouve en Suède la tendance à la sculpture-cérolithe, au morceau de métal brut (Lindblom), et en Union soviétique la convention de la peinture affligée d'une dimension supplémentaire. La Tchécoslovaquie en est, au mieux, au style syncopé du postcubisme de 1920 ; le Brésil donne dans la brocante. Il y a un bel esprit constructif dans les montages bois et fer de l'Irlandais Ian Stuart. Au Danemark la coque de bronze de Sorensen offre la version complexe et fermée de la sphère, dont l'énorme mappemonde en tiges d'aluminium installée par le Groupe de recherche d'art visuel (France) dans l'escalier donne la version claire et rationnelle.

Avant de quitter l'étage pour gagner le rez-de-chaussée, on passera devant les œuvres du Grec Sklavos, lauréat de la Biennale 1961. Son procédé de découpage de la pierre au chalumeau lui permet d'ajourer celle-ci jusqu'au cœur de la masse : cela aboutit à des effets tenant à la fois du chapiteau flamboyant et du nid d'abeille, auxquels on pourra préférer quelques formes simples et pleines, plus pures, dont l'une vient d'être acquise par l'Etat français. A noter également ses élégantes « gravures blanches » incisées au canif.

En Italie les deux sculpteurs les plus mordants sont Bodini (ses Femmes sont d'un expressionnisme original et puissant) et Trubbiani, sorte d'armurier moyenâgeux ; en Yougoslavie, Vulas travaille le bois en grosses pièces d'échec ; en Allemagne Hauser monte d'assez puissants polyèdres d'acier poli.

La France, enfin, se situe en bonne place avec le grand Chevalier de fer sombre de Rabellino, l'écran découpé de Dyens, les tôles froissées de Delfino, le curieux sarcophage de Meissner, et le beau Relief baroque de béton noir de Charpentier. Déjà vue au Salon de la jeune sculpture, la nacelle sphérique à hublots de Klaus Geissler ne rate pas son effet de surprise.

On a tant inventé de formes depuis dix ans qu'il est difficile à tous coups d'innover. Mais la sculpture reste expressive. On y sent plus de passion, moins d'écœurement et de dérision qu'en peinture.

(1) Voir le Monde du 4 octobre.